

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 39

Artikel: Beautés marocaines
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

jamais sûr de rien.

La vision de l'attaché d'ambassade empalé caractérisait chez Mlle Adolphine un petit cri de frayeur et un léger frisson mettant des vaguettes en les boucles frisées de sa nuque. Décidément, Mademoiselle, vous eussiez parfaitement tenu un rôle d'ingénue à la Comédie française, permettez-moi de vous le déclarer, n'en déplaie aux mânes de vos ancêtres.

Ces dames parties, Adolphe riait à se tordre — qu'on me passe l'expression.

— Fais donc attention, ne remue pas tant, s'écriait sa mère inquiète, tu risques de défaire ton bandage. Un bon baiser calmait les inquiétudes de Mme Delarbre.

— Je vais rester comme une momie, na; et câlin, le jeune homme passant un bras autour du cou de sa mère, l'écoutait maintenant.

...Certainement, je ne demande pas mieux que de me rapprocher de toi. J'ai même fait une demande pour obtenir un poste moins éloigné; appuyé comme je le suis, je réussirai. D'ailleurs, cette maudite entorse que j'ai attrapée là-bas en service commandé, me compètera certainement. J'ai assez souffert pendant la traversée de rester étendu dans ma cabine. Et moi qui me faisais une fête de parcourir mon pays d'enfance, me voilà recloué, ayant voulu abuser de mes forces.

— Que penses-tu de Mlle Adolphine? demanda à brûle-pourpoint sa mère.

— Tu sais mes idées sur le mariage, maman, je me marierai; on ne me mariera pas. C'est t'avouer que je crains fort que le château de la Tourrelle croule entièrement et que son lierre ne devienne plus qu'une éternelle couronne funéraire.

A ce moment, la domestique annonça: M. Auguste Biosse.

— Pas trop tôt, voilà un jour que je ne t'ai pas vu? Pour les deux amis d'enfance, vingt-quatre heures paraissent un siècle.

— Je vous laisse, dit en se levant Mme Delarbre; je vais donner l'ordre à Mariette, la cuisinière, de faire le dîner pour trois. M. l'Ingénieur — elle s'adressait à ce moment à M. Briosse. — Vous aurez de la crème au chocolat, que tu aimes tant! reprit gaîment Adolphe!

Le jour commençait à s'embrumer des voiles de la nuit. On était au mois d'octobre, à cette époque où la nature lance ses dernières fusées en mi-décor dont les frises grisailles sont dues aux nuages floconneux, où les partants sont figurés par les branches chenues des arbres commençant à se dépouiller peu à peu.

Adolphe fit jouer un bouton électrique et la chambre se trouva éclairée par les feux multicolores d'une lanterne chinoise. — Oh! cette lanterne, en forme de pagode où, entre les croisillons, on cherchait en vain le dieu Boudha, représenté ici par une ampoule électrique; ces dentelures en zinc doré entourant délicatement les mièvreries de verres dépolis où sont tracés, en manière d'astragales, des caractères chinois; de ci, de là, des cabochons en verroterie grossière mettent comme un point entre toutes ces lignes contournées, où semble s'être incrusté tout le savoir-faire de l'artiste.

Une chaîne en laiton doré! Décidément, pour ces lilliputiens peuples, l'or n'est pas une chimère, tant ils en laquent à profusion leurs mignardises.

Cette chaîne retenait, suspendue entre ciel et terre, plafond et plancher, veux-je dire, cette œuvre squelettique. La fragilité de celle-ci m'obligeant à recourir à cette épithète macabre.

Le jeune ingénieur ne put retenir un cri d'admiration en voyant l'appartement illuminé par cette apothéose de flammes de Bengale.

— Tu as là une bien jolie lanterne, je ne l'avais pas vue?

— Ah! c'est que j'ai bien hésité à la suspendre — en un lieu public — car, pour moi, elle n'aurait dû éclairer que le sanctuaire de mon âme.

— Oh! oh! des mystères, à ton meilleur ami.

— Tu sais bien que je n'ai rien de caché pour toi; je vais te raconter l'histoire véridique de cette lanterne qui dans peu d'années — nous vivons si peu et si vite — sera, pour bien des gens, ajouta gravement Adolphe Delarbre, une simple légende.

Tu sais qu'après mon entorse, on me rapporta à l'hôpital français, où tout en recevant les bons soins du

docteur Rhabillon — un nom prédestiné, comme tu le vois — j'attendais patiemment, ayant en poche mon ordre de départ et mon passage assuré sur le navire qui devait me faire revoir les côtes chéries de la patrie, pour employer le lyrisme des poètes.

Avant de continuer, il faut te dire qu'en plus des sœurs de charité — admirables de dévouement — le personnel de l'hôpital se compliquait de petites Chinoises venant apprendre, en même temps que la science des pansements, les éléments de notre A, b, c, d. Car les sœurs, je ne le répéterai pas encore assez, pour étendre le prestige français ne reculent devant aucun labeur. Si la supérieure, la bonne mère Saint-Pardon m'entendait, elle me gronderait tant elle et ses subordonnées sont des anges de modestie.

(A suivre. René DES POMEYS.



Beautés marocaines.

Les poètes ont souvent exalté l'Eve marocaine. A croire leurs vers, elles seraient des merveilles: beauté, grâces corporelles, attraits mystérieux ayant leur source dans l'inconnu entourant ces êtres qui sont, somme toute, plus à plaindre qu'à louer.

Sans doute, le Maroc a, parmi ses filles, beaucoup de véritables beautés physiques, au teint bronzé mais au regard profond et rêveur, à la démarche nonchalante. Ce pays a aussi d'horribles laiderons, paraissant plus laids encore sous leurs oripeaux sales et déguenillés.

Mais il m'importe: que la Marocaine soit laide ou belle, elle n'en est pas moins une malheureuse esclave, achetée, sans son aveu, par celui qui sera son tyran. La loi musulmane l'oblige à être la servante de l'homme; les écoles lui sont fermées; elle en sait toujours assez pour être femme. Elle n'en sait donc pas plus qu'une vulgaire négresse de l'Ouganda ou qu'une Indienne du Chaco. Elle est au dernier degré de l'échelle humaine. La femme du Maure aisé s'ennuie et passe son temps à ruser, intriguer, se peindre les yeux et les lèvres, fumer des cigarettes, se parer de bijoux; la femme du pauvre travaille pendant que son maître se donne l'illusion de vivre en grand seigneur.

Beautés marocaines, qui, la face voilée et le corps vêtu du grand kaik blanc, passez par les ruelles étroites ou regardez par vos fenêtres grillagées, puissiez-vous un jour devenir des femmes libres, pour le plus grand bien de votre pays.